

... Presque au même endroit, je trouvai un arbre que j'avais marqué de mes initiales, qui étaient encore reconnaissables.

Après la traversée du bois, j'arrivai à la «Grüber-Milen», sur la frontière belge.

A deux kilomètres environ, à gauche, la «Pall» prend sa source au bas d'un coteau boisé; elle traverse les prairies où, suivant une légende que je rappellerai plus loin, a été trouvée jadis la statue de saint Germain. Le ruisseau est assez puissant pour mouvoir les roues de plusieurs moulins avant de traverser Oberpallen, village frontière du Grand-Luché de Luxembourg et but de mon voyage.

La maison de mes parents est située à l'endroit appelé «Diggel».

Je ne l'avais pas revue depuis plusieurs années.

C'était le jour de Noël. La neige avait cessé de tomber, mais elle couvrait de son blanc manteau les champs, les toits des maisons et les branches des arbres.

Mon cœur se mit à battre bien fort.

On m'avait annoncé de grands changements. Ce qui me surprit le plus, ce fut de trouver une usine, avec sa haute cheminée, à côté de la maison paternelle, auparavant isolée au croisement de la route d'Arlon à Redange, dans un site charmant et dominant les belles prairies arrosées par la «Pall».

Une usine ! une fabrique, comme on dit dans le pays, et je venais pour retrouver les coutumes et traditions de ma jeunesse !

Heureusement, j'en ai garde, gravé dans mon cœur, le souvenir, qui me revient à la mémoire plus vif et plus précis que jamais.

1900.

Plus de dix années se sont écoulées depuis ce voyage, et mon projet n'a pas encore reçu son exécution. Mes notes sont restées éparses, à l'état de feuillets détachés.

Dix années d'une existence fiévreuse !

Mêlé à d'importantes entreprises, dont plusieurs, concernant la presse commerciale, la minoterie, la téléphonie, la vélocipédie, l'éclairage, ont fait époque dans ce siècle de progrès, je n'ai eu guère de loisirs à consacrer à des études historiques ou à des rêveries philosophiques.

Mais l'âge et le besoin de repos arrivent et ramènent l'homme vers le calme et la tranquillité.

Luxemburger Sitten und Gebräuche (oder Jugenderinnerungen)

von Dr Jules Keiffer

X.

Die althergebrachten bei der Landbevölkerung gebräuchlichen Vornamen für Personen waren um die Mitte des vorigen Jahrhunderts wenig zahlreich und eben deshalb verschiedenen Wandelungen unterworfen, welche manche bis zur Unkenntlichkeit verstümmelten. Auf diese Weise wurde ihre Zahl vermehrt, und zu diesem selben Zwecke bildeten sich ganz häufig zusammengesetzte Vornamen, welche sogar von Personen getragen wurden, die im Standesregister auf einen einfachen Namen eingetragen waren. Da der neugeborene Erdenbürger regelmäßig nach dem Paten oder der Patin benannt wurde, so kam naturgemäß in fast jedem Hause dieser oder jener Taufname mehrere Male vor; es war nicht selten, daß sogar zwei Brüder oder zwei Schwestern denselben Namen trugen. Jm Gebrauche aber und somit dem Scheine nach waren sie verschieden, da sie in der Aussprache so sehr von einander abwichen, daß ein Mißverständnis nicht möglich war. Der Klang und das entsprechende Diminutivzeichen deuteten schon ab, ob der Name eine ältere oder jüngere Person bezeichnete; doppelte Eigennamen aber wurden mit wenigen Ausnahmen von Kindern nicht getragen. Der Freundlichkeit des Herrn Dr. van Werweke verdanken wir die authentische Mitteilung der Art und Weise, wie man sich auch schon früher, wenn mehrere Personen einer Familie denselben Vornamen trugen, aus der Verlegenheit zog. In einem Akte aus dem Jahre 1673 führten vier Einwohner von Greiveldingen, welche Johann Siebenaler heißen, und die man deshalb durch folgende Beinamen näher kennzeichneten: der jüngste, der junior, der allerjüngste, der allerälteste.

Il songe au passé et se rappelle volontiers le temps où la vie n'était pas uniquement consacrée par besoin à une production à jet continu.

Aux heures d'activité de la journée succèdent, le soir, celles du repos exigé par le corps et par l'esprit; et où peut-on mieux jouir de ce repos qu'à la campagne, loin du bruit de la ville et à l'abri de ses entraînements ?

C'est donc à la campagne, dans un pays riche en souvenirs, que j'utilise mes loisirs pour coordonner ces notes.

Et je me laisse aller à rêver du passé, en un endroit où tout porte à réfléchir sur la destinée des hommes et des choses, dans l'antique ville de Chelles, dont le sol recèle les débris mêlés des premiers habitants parus sur le Continent et des animaux antédiluviens, à l'emplacement même où s'élevait encore, il y a un siècle à peine, la célèbre abbaye fondée par une reine de France. Le mon jardin, j'ai vu sur une vieille église où fut enterred sainte Bathilde et qui n'est plus qu'une grange (!).

Quel contraste !

C'est ainsi que disparaissent jusqu'aux traces du passé. Et nous appelons cela le progrès !

A-t-on bien raison de regretter ce passé quand on considère avec quelle incroyable rapidité il s'éloigne de nous et quels maigres souvenirs, il nous laisse ?

Je n'ai pas la prétention de faire, en la circonstance, oeuvre littéraire ni travail d'érudition; mon but est de sauver d'un oubli trop prompt une partie de ce passé légendaire qui se relie par la tradition au présent.

Notre esprit se trouve ainsi reporté aux époques lointaines de l'histoire, qui nous renseigne sur l'origine, les moeurs et coutumes de nos ancêtres, nous permettant parfois de retrouver la source de leurs croyances ou l'origine de leurs superstitions.

(1) C'est dans le terrain chelléen qu'ont été découverts les plus beaux spécimens des habitants préhistoriques et M. l'abbé Bonno, qui se consacre spécialement depuis trente ans qu'il habite la contrée à l'étude de l'anthropologie, possède, dans sa remarquable collection, de nombreux ossements et ustensiles des époques les plus reculées.

Dans *l'Histoire de l'Abbaye de Chelles*, M. l'abbé E. Torchet parle de l'ancienne église Saint-Georges, dont le gros œuvre existe encore et sert à un usage profane; il rappelle que sous le pavé de ce sanctuaire était la crypte où furent enterrées sainte Bathilde et sainte Radegonde.

M. Torchet se trompe sur le nom de l'an cienne église, qui s'appelait *Sainte-Croix*, église des Pères bénédictins; les bâtiments de l'église Saint-Georges, paroisse de l'abbaye, qui était contiguë, sont remplacés par une construction relativement moderne.

Es ist nicht unsere Absicht, den Leser mit Aufzählung aller damal üblichen Vornamen zu belästigen, und dies um so weniger, als wir nicht wissen, wie heutzutage unser Dialekt orthographiert werden soll. Einmal heißt es, es müßten hinfür alle Schriftzeichen aus demselben fortbleiben, wie das z. B. für die englische Sprache der Fall ist, da es ja sogar in der deutschen Sprache auch Wörter gebe, die man nicht richtig lesen könnte, wenn man die Aussprache derselben nicht gelernt hätte. Sodann wird wieder behauptet, es sei angezeigt, nicht bloß alle Akzente beizubehalten, sondern obendrein die überschriebenen Vokale einzuführen, und letzteres nicht nur für den Zwischenlaut der Vokale e und o; es soll vielmehr allen Vokalen der Reihe nach diese hervorragende Stellung eingeräumt werden. Vorherhand schreiben wir also wie's beliebt und begnügen uns, nur die gangbarsten Vornamen mit ihren Abweichungen hiehin zu setzen, indem wir zur Erleichterung der Aussprache die entsprechenden Umlaute gebrauchen, die wir jedoch bei lateinischer Schrift mit Akzenten sicherlich nicht anwenden würden. Unsere Sprache wird meistens mit französischen Lettern geschrieben, was den großen Vorteil bietet, daß, wenn wir die Bedeutung der Akzente genau beobachten, Ablauta geradezu überflüssig werden. Einige Autoren, namentlich Rodange und Duchscher, bedienen sich der deutschen Schrift, und, um die Zitate, die wir der einheimischen Literatur entnehmen, so wenig wie möglich in Gegensatz mit dem Texte zu bringen, folgen wir ihrem Beispiel in dieser Arbeit. Da wir jedoch in diesem Falle keine akzentuierten Typen zur Verfügung haben, müssen wir uns anders behelfen. Lange Vokale werden doppelt geschrieben, so daß